

Zeitschrift:	Revue internationale de théologie = Internationale theologische Zeitschrift = International theological review
Band:	11 (1903)
Heft:	44
Rubrik:	Variétés

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 27.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

VARIÉTÉS.

I. — Réponse à quelques objections sur la question de l'infaillibilité de l'Eglise.

L'étude que j'ai publiée dans la *Revue* de juillet dernier, sur l'infaillibilité de l'Eglise (p. 476-487), m'a valu, d'une part, quelques objections, d'autre part, des demandes d'explications. Que mes honorables correspondants me permettent de leur signaler d'abord le principal vice de leurs sophismes, puis de leur montrer comment leurs prétentions au sujet d'une infaillibilité *constante* et *absolue* de l'Eglise sortent des cadres de la véritable orthodoxie.

I. C'est une erreur de transformer des comparaisons en équations. Une comparaison n'est exacte que sous un ou plusieurs rapports; mais si l'on veut qu'elle soit exacte sous tous les rapports, si l'on fait d'elle une vérité absolue, on se trompe. Cette règle de logique est élémentaire.

Par exemple, le Christ a comparé son Eglise à une *barque*, et il en est le pilote. Sur cette comparaison, certains théologiens, déplaçant sa vraie portée et sa vraie signification, raisonnent ainsi: « Le Christ étant un pilote infaillible, il est évident qu'il ne peut pas laisser sombrer son Eglise; donc son Eglise ne sombrera jamais; donc elle n'enseignera jamais l'erreur, pas plus pendant un moment que pendant un siècle; donc elle est absolument et toujours infaillible. »

Sophisme. En effet, de même que J.-C. n'est pas la barque, ainsi la barque n'est pas J.-C. Il est impossible d'attribuer à la barque toutes les qualités du pilote. Ce sont deux êtres distincts et différents. La barque du plus parfait pilote peut faire eau. J.-C. est infaillible, oui; mais les hommes qui sont la barque (car l'Eglise est la société des fidèles) ne sont pas infaillibles. De ce que J.-C. est infaillible dans son Eglise, il ne résulte pas que les hommes le soient comme membres de

l'Eglise. Tous les chrétiens qui sont dans la barque et qui sont avec le Maître, sont certains qu'ils ne chavireront pas tant qu'ils seront attachés au Maître, attachés à son enseignement, à sa morale, à sa grâce. Cela est certain. Mais de ce qu'on est dans la barque, de ce qu'on est membre de l'Eglise du Christ, s'ensuit-il qu'on sera toujours et infailliblement fidèle à son enseignement, à ses préceptes, à sa grâce? Non. Pierre a été dans l'Eglise, Judas également, l'un et l'autre ont vécu dans l'intimité de Jésus, et cependant ils ont failli. De même que l'eau peut pénétrer dans la barque, l'erreur, le vice, l'hérésie même, peuvent pénétrer dans l'Eglise. Est-ce l'Eglise qui enseigne elle-même ces hérésies et qui commet elle-même ces vices? Non; mais ce sont *des chrétiens* plus ou moins nombreux, lesquels sont en elle et sont ses membres. Donc, on le voit, il peut y avoir des hérétiques et des pécheurs dans l'Eglise, comme il y a de l'ivraie et du bon grain dans le champ du Maître; donc l'Eglise n'est pas infaillible d'une infaillibilité absolue, puisqu'une partie, même très considérable, de ses membres peut être hérétique et vicieuse. Je prie mes opposants de relire la parabole de l'ivraie dans le champ du Maître, et d'y conformer leur théorie.

D'autres prennent la comparaison des portes de l'enfer, lesquelles ne prévaudront pas contre l'Eglise, et ils en concluent aussi que l'Eglise est toujours et absolument infaillible. Ils s'abusent non moins que les précédents. La vérité est que la pierre, qui est le Christ, est infaillible, et que tous ceux qui sont unis à cette pierre infaillible, qui croient ce que le Christ enseigne, ne peuvent pas en cela se tromper. Mais le Christ a-t-il promis que tous ceux qui se disent ses disciples et qui sont des pierres dans l'édifice de son Eglise, seraient infaillibles? Non. La preuve en est que, de fait, beaucoup se trompent et se conduisent mal. Donc on a tort de confondre le Christ, pierre et fondement infaillible de l'édifice, avec l'édifice même, et d'attribuer à l'édifice les propriétés du fondement. Toute pierre qui repose sur le fondement et qui ne s'en laisse pas détacher, est solide et inébranlable, certainement; mais le Christ n'a nullement promis que toutes les pierres, une fois unies à lui, le seraient à tout jamais. Cette prétention est purement imaginaire, et les faits la démentent cruellement. Que de pierres se détachent! Que de pierres sont de mauvaise

qualité! Que de chrétiens erronés et hérétiques dans l'Eglise, que de pécheurs dans l'édifice! Donc l'édifice n'est pas parfait; donc l'Eglise a des rides et des taches; donc elle n'a ni l'infiaillibilité absolue, ni la sainteté absolue. Les Pères sont les premiers à le répéter à satiété.

Le Christ est en elle, dit-on. Oui, mais son action n'est pas une violence faite à la liberté des fidèles, sa grâce n'agit en eux qu'autant qu'eux-mêmes coopèrent à cette grâce; sinon, non. Or y coopèrent-ils toujours? Hélas! non. Que de fidèles, que de conciles ont failli! Et cependant ces fidèles et ces conciles prévaricateurs étaient dans l'Eglise et membres de l'Eglise. Donc il peut y avoir des erreurs et des vices dans l'Eglise.

Mais, dit-on, ces fidèles prévaricateurs, ces conciles qui violent la foi, ne sont pas l'Eglise. Sans aucun doute. Mais ils sont une partie de l'Eglise, tant qu'ils n'en sont pas retranchés officiellement par l'Eglise même. Il est donc clair que l'Eglise même n'est infaillible que lorsqu'elle répète les enseignements du Christ; et que, par conséquent, son infaillibilité n'est que conditionnelle. Il est donc clair qu'elle n'est colonne de vérité qu'à la condition de reposer sur le fondement qui donne à la colonne sa solidité. Une colonne ne peut pas d'elle-même, il est vrai, s'éloigner de son fondement; mais les hommes, qui, tout en étant chrétiens, restent toujours des hommes, peuvent se séparer du Christ et corrompre sa doctrine; ils le font tous les jours. Jésus-Christ n'a jamais promis à ses disciples de les rendre infaillibles quoi qu'ils enseignassent, même s'ils jugeaient à propos de faire une seconde révélation. Il ne les a chargés que d'une seule mission: transmettre intégralement et fidèlement le dépôt qu'il leur a confié, et il n'est avec eux que pour ce but et qu'à cette condition. Donc l'absoluité de l'infiaillibilité stricte n'existe qu'*ex parte Dei*, et non *ex parte hominum*. Donc une société d'hommes ne peut être infaillible que conditionnellement, et cette condition est qu'elle répétera l'enseignement de Dieu, celui-là même qui lui a été confié.

D'autres insistent sur la promesse qu'a faite le Christ d'être avec son Eglise tous les jours jusqu'à la fin du monde; et ils en concluent que l'Eglise est absolument et tous les jours infaillible. Cette conclusion étonnerait par sa naïveté, si ceux qui la tirent réfléchissaient un instant sur le sens exact

de la promesse de J.-C. D'abord, J.-C. ne parle pas de l'Eglise comme institution, mais seulement des chrétiens (*vobiscum*). Ensuite, il leur dit qu'il sera avec eux, rien de plus. Il s'agit dans la phrase précédente de l'accomplissement des préceptes qu'il leur a donnés; donc le sens obvie de la promesse est celui-ci: «Je serai avec vous pour vous aider à accomplir mes préceptes, ma grâce ne vous fera jamais défaut; si vous tombez, je serai là pour vous aider à vous relever; constamment je frapperai à la porte de votre cœur; ecce sto ad ostium et pulso (*Apoc. III, 20*); donc courage et confiance.» Mais conclure de cette promesse à l'inaffabilité des chrétiens est aussi abusif que de conclure à leur impeccabilité; J.-C. n'a promis ni l'une ni l'autre, et, de plus, il ne pouvait pas les promettre, parce que c'eût été bouleverser les conditions morales de l'humanité et plus encore les conditions de salut, qui sont, de la part de l'homme, des conditions de lutte, d'effort, de chute, de relèvement. Le Christ n'était-il pas avec Judas quand Judas l'a trahi, avec Pierre quand Pierre l'a renié? Il est là, avec nous, certainement, nul n'en doute; sa grâce est là, ses sacrements sont là. Mais que d'évêques ne sont pas avec lui! que de prêtres et de théologiens dénaturent son enseignement! que de fidèles sont infidèles! Ne prêtons donc pas au Christ nos théories et n'altérons pas sa doctrine par nos vains désirs et par nos subtilités enfantines.

Les partisans de l'inaffabilité absolue de l'Eglise font encore valoir l'argument suivant: «J.-C. a dit que celui qui n'écoute pas l'Eglise, doit être tenu pour un payen et un publicain; or cela ne pourrait être, si l'Eglise n'était pas toujours et absolument infaillible; donc elle l'est.» Ils oublient cette règle de saine exégèse que, pour connaître le sens exact d'un texte, il faut ne pas le séparer de son contexte; car c'est à cette condition seulement que les mots apparaissent dans leur vrai sens. Quel est le contexte de ce v. 17 (*Matth. XVIII*)? Relisons les deux versets précédents: «Si ton frère a péché contre toi, va et reprends-le entre toi et lui seul; s'il t'écoute, tu as gagné ton frère; mais s'il ne t'écoute pas, prends avec toi une ou deux personnes, afin que toute l'affaire se règle sur la déclaration de deux ou de trois témoins. S'il refuse de les écouter, dis-le à l'Eglise; et s'il refuse aussi d'écouter l'Eglise, qu'il soit pour toi un payen et un publicain.» De ce

contexte il résulte clairement: 1^o qu'il ne s'agit pas d'un conflit dogmatique, mais d'une simple offense entre deux frères; 2^o que le mot « Eglise » signifie ici la paroisse locale, et non la collectivité de toutes les Eglises particulières, qu'on ne saurait en effet réunir à l'occasion de tous les conflits personnels; 3^o que la solution donnée à ce conflit par l'assemblée locale, doit faire règle pour l'offensé, qui alors a le droit de cesser tout rapport de fraternité avec l'offensant. C'est tout ce que le Christ dit. Mais il ne dit nullement que l'assemblée locale jouit d'une autorité absolue, encore moins d'une infaillibilité absolue pour trancher les questions de doctrine, dont il ne s'agit nullement dans ce passage. On voit, par l'argumentation de nos adversaires, combien il est facile, en prenant isolément une parole du Christ qui au premier abord semble claire et absolue, combien il est facile, dis-je, de l'« accommoder » à ses pensées à soi, et de faire dire au Christ le contraire de ce qu'il a dit. Et c'est sur de telles interprétations erronées que l'on part en guerre, et que l'on crie à l'hérésie, quand on est soi-même dans l'erreur. Nos adversaires prétendent défendre le Christ; nous ne doutons pas de leur bonne volonté, mais nous les prions de croire que nous voulons aussi le défendre et non moins qu'eux. Reste à savoir qui défend le *vrai* Christ, et non un Christ de fantaisie; et qui le défend *selon la vérité*, et non selon les illusions d'une routine certainement inconsciente.

II. Le Christ n'a dit nulle part: « Mon Eglise sera infaillible *toujours* et *absolument*. » — Aucun Père n'a écrit une telle proposition. — Aucun symbole de foi ne la contient. — Aucun concile œcuménique ne l'a définie.

Bien plus, aucun symbole de foi ne parle d'une infaillibilité quelconque de l'Eglise. Lorsqu'on a dit: « Je crois l'Eglise », ou « je crois en l'Eglise », on n'a nullement enseigné par là que l'Eglise possède toutes les qualités. Lorsqu'on a voulu préciser, on a dit d'abord: Je crois l'Eglise *sainte*; puis l'Eglise *une*, puis l'Eglise *catholique* et *apostolique*; mais on n'a jamais dit l'Eglise *infaillible*. Ce silence n'est-il pas significatif, surtout lorsqu'une Eglise *absolument* infaillible eût été si utile pour dirimer les débats et pour triompher des hérésies?

Je le répète, on n'a jamais enseigné dans les symboles la doctrine affirmée par nos adversaires. Et, de plus, quand

même on aurait dit: Je crois l'Eglise infaillible, comme on a dit: l'Eglise sainte et l'Eglise une, s'ensuivrait-il que l'Eglise possédât l'inaffibilité *absolue* et *constante*? Non. Elle ne la possède pas plus qu'elle ne possède la sainteté absolue et constante, l'unité absolue et constante. L'Eglise est sainte, en ce sens que J.-C. son chef est la sainteté même; que les enseignements et les préceptes qu'il nous a donnés et que l'Eglise nous a transmis, sont saints; et enfin en ce sens que tous les membres de l'Eglise doivent être saints, étant appelés à la sainteté, mais non en ce sens que tous les membres de l'Eglise sont, de fait, réellement saints. Même chose pour l'unité de l'Eglise: son chef J.-C. est un, ses enseignements et ses préceptes sont un, tous ses membres doivent être un en lui, mais de fait tous ne le sont pas; les divisions sont, hélas! éclatantes. Donc, si les symboles avaient contenu la proposition: «Je crois l'Eglise infaillible», il ne s'agirait nullement pour cela d'une infaillibilité absolue et constante, mais seulement d'une infaillibilité relative. Dieu seul est saint, *tu solus sanctus*; de même, lui seul est la vérité absolue, l'unité absolue, l'inaffibilité absolue. Vous dites que J.-C. est le pilote et le pilote infaillible; et que par conséquent la barque, elle aussi, est infaillible. Je réponds que J.-C. est le Saint par excellence. Pourquoi ne faites-vous pas sur «*le Saint*» le raisonnement que vous faites sur «*le Pilote*»? Il est le Saint et la Sainteté même, et cependant il laisse ses disciples pécher, il laisse Pierre le renier, il laisse Judas le trahir, etc. Pourquoi le Pilote ne laisserait-il pas aussi tels disciples tomber dans l'erreur? Où a-t-on vu que la vérité possède des droits que n'a pas la sainteté; que les disciples soient plus assurés contre l'erreur que contre le péché? Encore une fois, les faits journaliers sont là: une quantité de pécheurs et d'hérétiques sont dans l'Eglise. Donc, sous ce double rapport, l'Eglise n'est pas parfaite.

Mais, dit-on, ces pécheurs et ces hérétiques ne sont pas l'Eglise; donc ce n'est pas l'Eglise qui pèche et qui enseigne l'hérésie, quand ils pèchent et qu'ils tombent dans l'hérésie. — Eh! sans doute. Mais ne jouons pas sur les mots. Quand on dit *l'Eglise*, on entend la société des disciples de J.-C. considérée en général, dans un certain ensemble, mais non dans sa totalité. On veut dire par là que l'Eglise, considérée dans

un nombre plus ou moins grand de ses membres, à telle époque, peut être entachée de vices et d'erreurs; rien de plus. Mais on ne veut nullement dire que l'Eglise, dans la totalité de ses membres, soit coupable et erronée; il est clair qu'il y a toujours en elle des membres saints et des membres d'une foi correcte. A ce point de vue, l'Eglise (totalité des fidèles) n'est jamais ni coupable ni erronée, pas plus qu'elle n'est ni sainte ni correcte. L'Eglise *toute* criminelle ou *toute* hérétique n'existe pas plus que l'Eglise *toute* sainte ou *toute* vraie, pas plus que l'humanité *entièrement* vérité ou *entièrement* justice. Ce sont là des concepts généraux, universaux, qui n'existent pas. Aucun qualificatif absolu ne saurait donc être donné à la totalité des membres de l'Eglise, parce que, encore une fois, le Christ l'a dit, l'Eglise est un champ où il y a du blé et de l'ivraie. Disons, si vous le voulez, que c'est un champ de blé; mais la vérité exacte exige impérieusement que vous ajoutiez que ce champ de blé n'est pas parfait et qu'il contient aussi de l'ivraie.

Bref, il n'y a d'être absolu que Dieu: lui seul est absolu dans son essence et dans ses attributs. Quant aux êtres contingents et relatifs, ils sont essentiellement contingents et relatifs. Or, si tout est conditionnel en ce monde — et cela de par notre nature contingente — à quel titre oserions-nous prétendre à une infallibilité absolue, distincte de celle de Dieu? Dira-t-on que c'est parce que nous sommes dans l'ordre surnaturel? Mais les sacrements ne sont-ils pas, eux aussi, de l'ordre surnaturel? Et cependant leur action n'est-elle pas conditionnelle en ce qui nous concerne? Oui, Dieu pardonne dans le sacrement de pénitence, mais *si* le pécheur est vraiment pénitent; et si cette condition fait défaut, le pardon est *nul*. La sanctification magique *ex opere operato* est un leurre; rien dans l'Ecriture, rien dans la tradition chrétienne universelle, rien dans la psychologie humaine, ne la justifie. Il n'y a pas davantage de sacerdoce ni d'action sacerdotale *ex opere operato*; tout est subordonné, ici comme ailleurs, à des conditions de sincérité, de vérité, de loyauté. De même, par conséquent, il n'y a pas non plus d'infalibilité absolue de l'Eglise; l'infalibilité n'est positive, dans l'Eglise, qu'à la condition que l'Eglise se renfermera dans les limites de sa mission comme gardienne du dépôt de la révélation, et qu'elle conformera ses

enseignements et ses préceptes à ceux de Jésus-Christ. La condition est formelle, et elle tient à la nature même des choses.

Mais, dit-on, la promesse divine, qu'en faites-vous? — Je m'y tiens énergiquement comme à une promesse divine, mais je m'efforce aussi de la comprendre: car je sais que l'on ne doit pas tenter Dieu; qu'il nous en a donné l'ordre lui-même. Je sais que la promesse de Dieu est une promesse de secours pour notre sanctification. Je sais que la sanctification n'est pas une œuvre de magie ni de mécanisme, mais une œuvre de liberté, œuvre à laquelle nous pouvons faillir. Je sais que Dieu n'est pas le seul facteur dans cette œuvre; et que, si son concours est infaillible, le nôtre ne l'est pas. Je vois donc clairement que Dieu, qui nous a faits sans nous, ne nous sauvera pas sans nous; que, par conséquent, le résultat positif dépend non de Dieu seul, mais aussi de nous; et dès lors, il n'est que conditionnel. Oui, nous serons infailliblement sauvés, mais *si* nous sommes fidèles à la volonté de Dieu; oui, nous serons infailliblement dans la vérité, mais *si* nous restons attachés aux enseignements de Dieu.

J'appelle aussi l'attention sur ce fait qu'aucun concile œcuménique n'a songé à définir l'infalibilité *absolue* et *constante* de l'Eglise. Les membres des conciles ont souvent dit que le St. Esprit a parlé par leur bouche, lorsqu'ils ont défini telle vérité; et, effectivement, lorsqu'une vérité divine est proclamée par une assemblée, on peut dire que c'est Dieu Vérité qui parle par sa bouche. Mais cela ne signifie nullement que cette assemblée, par cela même qu'elle est assemblée, synode ou concile, est infaillible. La preuve en est que les décisions des conciles même œcuméniques ont été ensuite examinées et jugées par les Eglises auxquelles elles étaient communiquées, et que l'acceptation de ces Eglises était nécessaire pour que ces décisions fussent tenues pour œcuméniques et pour canoniques. Je démontrerai plus loin que l'œcuménicité du concile n'est ni plus absolue ni plus magique que ne l'est l'infalibilité de l'Eglise. L'histoire des conciles et les écrits des Pères nous en fourniront des preuves éclatantes.

Le symbole du concile de Nicée de 325 ne contient même pas la proposition: « Je crois l'Eglise »; il se termine simplement par ces mots: «...ceux-là, l'Eglise catholique et apostolique les anathématisé. » Celui du concile de Constantinople

de 381 dit: «Nous croyons en une Eglise sainte et apostolique catholique»; rien de plus. Le concile de Chalcédoine de 451 ne prononce pas un mot sur ce point, non plus le symbole dit de St. Athanase, ni les conciles œcuméniques suivants.

Serions-nous donc plus infaillibilistes que les symboles de foi, que les conciles œcuméniques, que l'Eglise même? Ne voyez-vous pas que la thèse de l'infalibilité *absolue* et *constante* est tous les jours démentie par les faits; que, tous les jours, l'histoire enregistre des fautes et des erreurs soit d'une partie de la hiérarchie ecclésiastique, soit d'une partie des fidèles; que, par conséquent, affirmer dans l'Eglise une sainteté constante et absolue, une unité constante et absolue, une infalibilité constante et absolue, c'est nier les faits les plus palpables, et compromettre la cause même du christianisme véritable et de l'Eglise véritable? Il est temps, vraiment, que nous revenions à des idées plus exactes, à une plus vérifique connaissance des dogmes. Il est temps que nous ne prenions plus pour des articles de foi les théories dans lesquelles nous avons été élevés par de bons maîtres sans doute, animés d'excellentes intentions, mais insuffisamment instruits, victimes eux-mêmes d'une routine erronée et malsaine. Le retour à la vraie foi, la réfutation de l'incrédulité, la ruine de l'indifférentisme, le rétablissement de la théologie scientifique, le triomphe de l'orthodoxie exacte et de l'Eglise du Christ, sont à ce prix. Si nous restons toujours dans la région des brouillards (pour ne rien dire de plus), nous n'arriverons jamais à celle du soleil: *omnes vos filii lucis estis et filii diei; non sumus noctis, neque tenebrarum* (I Thess. V, 5).

E. MICHAUD.

II. — Die Prager Hus-Feier und die Reformsehnsucht des čechischen Volkes. Ein Stimmungsbild aus Mähren.

In Prag haben sie den Grundstein gelegt zu einem Denkmal des Magisters Johannes Hus. In weiten Kreisen hat man bei dieser Gelegenheit eine öffentliche Würdigung der *religiösen* Bedeutung des Magisters erwartet, allein die Feier gestaltete sich in ihrem ganzen Verlauf — das bewiesen die aus diesem Anlass gehaltenen Reden — zu einer ausschliesslich *nationalen* Huldigung. Die Redner bekundeten eine auffallende Verkennung

sowohl der Persönlichkeit des Bekenners, als auch der Vorgänge seiner Zeit und der Bedürfnisse unserer Zeit. Bekanntlich waren schon vor Hus in Prag Bussprediger aufgetreten, unter denen namentlich Milič von Kremsier die Menge mit sich riss. Das Volk war aber in seinen niedern Schichten čechisch. Schon darum war die wohlhabende und bevorrechtete deutsche Bürgerschaft gegen die Reformbewegung, desgleichen die reiche, üppig lebende Geistlichkeit, die von den Busspredigern nicht geschont worden war. So verband sich mit der Reformbewegung von Anfang an das nationale Moment. Hus ist naturgemäß durch den nationalen und geschichtlichen Boden, aus welchem er erwachsen war, in seiner Entwicklung und Eigenart stark mitbestimmt worden. Allein „nur feindlicher oder freundlicher Unverstand und Missverstand vermag den Magister Hus für einen čechischen Chauvinisten auszugeben¹⁾“. Nicht aus Deutschenhass trat er für sein Volk ein, sondern hauptsächlich von dem *Wunsche nach Kirchenreform* beseelt, für die er eben bei dem seit Miličs Zeiten zur Reform geneigten Volke Verständnis und Gefolgschaft fand. In diesem Lichte muss auch die Katastrophe an der Prager Universität betrachtet werden. Seit 1378 bestand die Papstspaltung zwischen Rom und Avignon. Die Pariser Universität gab, um dem Schisma ein Ende zu machen, den Anstoss zur Neutralitätserklärung beiden Päpsten gegenüber. König Wenzel war mit dem Vorschlag, der ihm wieder die Anerkennung als Schutzherr der Kirche versprach, einverstanden. Hinderlich waren ihm darin der Prager Erzbischof mit seiner Geistlichkeit und die Deutschen an der Universität. In dieser Frage, ob dem König in Verbindung mit den Kardinälen, der französischen und der čechischen Nation *oder* den beiden Päpsten und der ihnen ergebenen Geistlichkeit in Verbindung mit dem König Rupprecht und der deutschen Nation zu folgen sei, begegneten sich die verschiedensten Interessen, geistige und materielle, kirchliche und weltliche, hohe und niedere. Es handelte sich geradezu darum, ob das Sehnen und Streben der Reformatoren nunmehr gekrönt oder endgültig vernichtet werden sollte; ja auch die nationalen Reibungen zwischen Cechen und Deutschen sollten ihre Schlichtung finden. Und dass dem Magister Hus mehr als einem

¹⁾ Imman. Weitbrecht.

andern eine gütliche Lösung am Herzen lag, betont ausdrücklich *Palacky*¹⁾. Die Deutschen jedoch blieben unnachgiebig. Da war es nun, während Hus schwer krank daniederlag, vor allen Nik. von Lobkowitz, der den König zur raschen Lösung drängte. Der König war um so eher dazu bereit, als die Franzosen die Erklärung abgaben, dass an der Pariser Universität das Stimmenverhältnis das umgekehrte sei, und in der weitern Erwägung, dass ja nach Karls IV. Willen die Prager Universität nach der Pariser organisiert sein sollte. Am 18. Januar 1409 gab der König ein Dekret heraus, welches bestimmte, dass der čechischen Nation drei Stimmen zufallen, den andern Nationen eine Stimme. Die zeitgenössische Apologie des königlichen Dekretes bezeugt, dass die čechische Nation keinerlei Streit gegen die andern Nationen erhoben hat („*natio Bohemica non movit litem contra nationes vel nationem Teutonicam, sed grata donationem serenissimi acceptans principis, vult juste de donatione trium vocum gaudere*“²⁾). Und Hus seinerseits hat, als er genesen war, in der Predigt die Liebe des Königs zum Volke ob dieser „*donatio*“ gepriesen. Wie nun daraus ein „Deutschen-hass“ des Magisters konstatiert werden kann, ist uns unerfindlich. Es war eine Verkennung und Verleugnung des Bekenners, wenn man ihn bei der Prager Feier ausschliesslich als nationalen Vorkämpfer ehrte.

Bemerkenswert ist nun die Stimmung im čechischen Volke selbst, die anlässlich der Feier offen zutagetrat. Diese Stimmung bekundet, dass das Volk in Hus nicht nur den nationalen, sondern ganz vornehmlich auch den religiösen Vorkämpfer sieht; sie bekundet ferner, dass auch heute noch eine Reformsehnsucht im Volke vorhanden ist, in Böhmen so gut wie in Mähren. Wir waren in der Lage, dieser Stimmung im besondern in Mähren nachzugehen. Ein altes, vielgelesenes mährisches Blatt, die „*Moravská orlice*“, schrieb u. a.: „Bei dem Namen Hus röhrt sich das Gewissen und beunruhigt uns, dass wir Hus und seinen Ideen untreu geworden sind, dass wir ihn und seine Arbeit und seine Wahrheit, die er so geliebt hat, für die er gelebt und gelitten hat und für die er gestorben ist, schmählich verkauft haben an die, die ihm den Scheiterhaufen in

¹⁾ Děj. nár. česk. II. B. 2. T. pag. 100.

²⁾ Palacky, Docum. Hus, pag. 360^b.

Konstanz und uns das blutige Grab am Weissen Berge bereitet haben. Möge doch bald die Zeit kommen, da wir das Joch des Aberglaubens abschütteln und wieder zur Wahrheit stehen und den Frieden des Gewissens vor Gott wiederfinden!“ Ein anderes Blatt, die in Kremsier, der Sommerresidenz des Olmützer Erzbischofs, erscheinende „*Morava*“, schrieb: „Unsere besten Männer sehen die Regeneration unseres Volkes in einer čechischen Reformation; sie wollen die Religionsfrage positiv lösen und jene Form finden, die unserm Geiste und unsren Bedürfnissen entsprechen möchte. Rom gibt uns dürre Knochen und hindert uns in der Entwicklung zu einer wahren Religion. Wenn wir den Klerikalismus nun beseitigen, so kann nur das reine Christentum erblühen, mag es dann heissen reformierter Katholizismus oder čechischer Protestantismus oder Husitismus oder die Brüderunität, die Palacky als die schönste Frucht der čechischen Frömmigkeit bezeichnet hat.... Das Losungswort „Los von Rom“ unter den Deutschen ist kein Losungswort eines Furor, sondern das Losungswort eines Volkes, das nach reiner, christlicher Lehre verlangt, die Wahrung seiner Nationalrechte fordert, in Rom seinen Gegner sieht und weiss, dass von Rom eine Besserung nicht zu erwarten ist. Warum sollten *wir* nicht zu einer gleichen Regeneration gelangen?... Unser Ziel sei daher ernste Arbeit an einer čechischen Reformation, an dem Ausbau einer čechischen Nationalkirche, eine Fortsetzung des Werkes, welches der Magister Johannes angefangen und die Brüder zu herrlicher Reife geführt haben.“ Und die mährischen „*Lidové Noviny*“ schrieben, anknüpfend an die seitens der böhmisch-mährischen Bischöfe wegen der Husfeier veranstaltete Sühnewallfahrt nach Welehrad: „Wer geht heute nach Welehrad? Die Stätte ist uns fremd geworden! Sie gehört den Jesuiten. Der Name Hus wird da mit Schmutz beworfen; der Name Methods füllt ihren Mund, aber das Herz gehört dem (Olmützer Erzbischof) Kohn. Nicht die Slavenapostel laden uns ein, sondern römische Suffragane, dem Methodius vom Papste aufgedrungen! Sie mögen uns einladen und rufen, dass die Erbschaft des Methodius in Gefahr ist — *die* existiert schon lange nicht mehr, sie ist längst unter ihren Händen verschwunden, wie die Freiheit und die Bildung und das Selbstbewusstsein unserer Völker. Was wollen sie uns zeigen? Die Messgewänder von Bischöfen, Erzbischöfen und

Kardinälen — die Ideen, die da einst gepflegt wurden, sind alle dahin!“ . . .

Diese Stimmen sind beachtenswert. Ich habe in der „Revue“ wiederholt von der Sehnsucht des čechischen Volkes, im besondern in Mähren, nach einer Reform im Geiste Methods gesprochen. Diese Sehnsucht lebt im Volke fort und kommt von Zeit zu Zeit, wenn ein äusserer Anlass gegeben ist, wie z. B. die Prager Husfeier oder die Affaire des Olmützer Erzbischofs, energisch zum Audruck. Auch in dem kleinen mährischen Dorfe unweit Welehrad, in dem ich diese Zeilen schreibe, fand ich diese Stimmung vor. Wie kommt es nun, dass diese Sehnsucht nicht längst schon zur Befreiung aus den Fesseln des internationalen und antinationalen Roms geführt hat? Es fehlt vor allem an führenden religiösen Persönlichkeiten. Die einen sehen mit Gregr, dem Festredner bei der Prager Husfeier, „andere Ideale, andere Interessen und andere Bestrebungen am Horizonte menschlichen Denkens und menschlichen Strebens hervortreten und den Geist der Völker bewegen: die Ideale und Interessen der Nationalitäten und der sozialen Reformen“; für diese Ideale wollen sie eintreten, keineswegs aber sich durch „überwundene Religionsfragen“ beunruhigen lassen. Die andern aber sind so in der Schule Roms, dass sie es mit Dr. Podlipny, dem andern Festredner in Prag, möglich machen, Johannes Hus mit der Jungfrau Maria in einem Atem zu nennen und zu verbinden. So hat es die čechische Geistlichkeit in Mähren mit Cyrillus und Methodius gemacht, indem sie die Slavenapostel für sich reklamierte und zu spezifisch römischen Sendboten machte. Der römische Stuhl aber gab diesem Vorgehen in der Bulle „Grande munus“ Siegel und Unterschrift. Verhängnisvolles Blendwerk oben und unten! Wann wird diesem Volke der Messias kommen, der es zur ehrwürdigen altkatholischen Kirche Methods zurückführt?

Pohořelic, August 1903.

Pfr. SCHIRMER.